

**Les Amputés de guerre du Canada
présentent**

***LA CORÉE :
guerre oubliée au Canada***

Durée : 54 minutes 50 secondes

LA CORÉE : guerre oubliée au Canada

VOIX DU PREMIER MINISTRE LOUIS SAINT-LAURENT :

Le gouvernement a donc autorisé la levée d'une brigade additionnelle pour laquelle le recrutement commencera mercredi. Cette brigade sera connue sous le nom de « Contingent spécial de l'Armée canadienne ». Cette brigade pourra être mise en service en Corée comme partie des effectifs des Nations Unies. Ce n'est pas la guerre que les Nations Unies font en Corée, c'est une action policière destinée à prévenir la guerre.

ED MASTRONARDI :

Si pour certains ça n'était même pas une guerre, mais, bon sang, il y avait près de deux millions de soldats qui s'affrontaient, environ un million de part et d'autre. Ce n'est pas une mission de surveillance ça, c'est la guerre.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Je m'appelle Cliff Chadderton, des Amputés de guerre, et ce garçon, et bien, c'est Matthew Iserhoff, un membre de notre Programme LES VAINQUEURS, et ce qui suit s'inscrit dans le cadre de JAMAIS PLUS LA GUERRE!, notre série. Cette fois, on y parle de la Corée et le titre de ce film, c'est *La guerre oubliée*. Matthew et moi avons fait la visite du Musée de la guerre et on s'est longuement attardés devant l'exposition sur la Première Guerre mondiale comme devant celle qui porte sur la deuxième Grande Guerre. Voyons si tu te rappelles bien tout. La bataille de Vimy, c'était durant quelle guerre?

MATTHEW ISERHOFF :

La première Grande Guerre.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Bon, et puis Passchendaele, c'était durant quelle guerre?

MATTHEW ISERHOFF :

La première aussi.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Très bien, oui. Plus tard, en 39, les Canadiens durent retourner en Europe. Cette fois, c'était la Deuxième Guerre mondiale. Dis, est-ce-que tu te rappelles les batailles en Sicile, en Italie? C'était durant quelle guerre?

MATTHEW ISERHOFF :

La deuxième Grande Guerre.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Oui! Et maintenant, l'invasion de la Normandie, le jour J, c'était durant quelle guerre?

MATTHEW ISERHOFF :

La deuxième Grande Guerre.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Écoute, j'ai quelque chose à t'apprendre. Ce qui m'intéresse grandement, moi, qui ai combattu comme soldat durant la Deuxième Guerre mondiale, c'est de constater qu'en 1945, quand la guerre a pris fin, aucun de nous n'aurait cru, au cours de sa vie, voir le Canada impliqué dans une autre guerre. Il reste que cinq ans plus tard, hélas, il y avait un autre conflit où les Canadiens étaient présents, dans un pays qu'on appelle la Corée. Est-ce que tu sais où c'est?

MATTHEW ISERHOFF :

Non.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Ah non? Tu ne sais pas où est la Corée?

MATTHEW ISERHOFF :

Non.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Et bien, la Corée est à côté du Japon, en Extrême-Orient. C'est très loin d'ici, comme tu vois. Pourquoi les Canadiens s'y trouvaient-ils? Parce qu'ils faisaient partie des Forces des Nations Unies en Corée, et on va te parler de tout ça un peu plus tard pour te renseigner. D'abord, il y a un fait malheureux à noter. Les Canadiens connaissent des lieux de batailles célèbres, comme celui de Vimy. Ils connaissent bien Passchendaele, ils connaissent bien la bataille d'Ortona. Ils connaissent bien Dieppe, mais si on leur parle, par exemple, de Kapyong, ça ne leur dit rien. C'est pourquoi on a intitulé ce film : *La guerre oubliée*. Si quelqu'un veut se renseigner à propos de la guerre de Corée, il peut procéder de deux façons : soit qu'il se procure des bouquins et qu'il vienne admirer ce genre d'exposition, ou encore, qu'il écoute des récits vécus, de la bouche de soldats qui

sont allés combattre dans ce conflit. Ces récits, d'ailleurs, vont faire partie du film qu'on va voir. Tu es prêt? Ça y est? Alors, regardons ces images maintenant.

Chaque année, une délégation d'anciens combattants canadiens de la guerre de Corée retourne là-bas pour rendre hommage aux soldats qui ont péri dans cette terre lointaine. Pourtant, les sacrifices consentis il y a quatre décennies par ces hommes et leurs frères d'armes, qui ont perdu la vie, sont grandement méconnus dans leur propre pays. Nous sommes au Canada en 1950. La plupart des Canadiens n'accordent pas la moindre pensée à l'éventualité d'une guerre. Ils rêvent plutôt de fonder une famille, de conduire une Chevrolet, peut-être, et d'habiter une jolie maison de banlieue. Les premiers reportages radiophoniques au sujet de l'invasion de la Corée parviennent aux oreilles des Canadiens par une chaude journée de juin. Une guerre vient d'éclater dans un pays dont ceux-ci ignorent presque tout. Trop tôt, hélas, des noms de lieux étranges comme Kapyong, Chail-li et la cote 227 vont leur devenir familiers.

La Corée est une péninsule montagneuse dont la superficie est environ le double de celle de Terre-Neuve. Elle est reliée au continent asiatique immédiatement au sud de la Chine et de l'Union soviétique. Le détroit de Corée la sépare du Japon. Après avoir été occupée par le Japon, la Corée est séparée en deux par le 38^e parallèle au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Au sud de la ligne de démarcation, on crée la République de Corée, soutenue par les États-Unis. Au nord, on institue la République populaire démocratique de Corée, sous la surveillance de l'Union soviétique. Le 38^e parallèle finit par devenir une frontière permanente. Cependant, l'agitation couve, le Nord et le Sud réclamant, de part et d'autre, le droit de gouverner la Corée tout entière.

Le 25 juin 1950, à 4 h du matin, l'artillerie rompt ironiquement le silence qui règne dans ce territoire connu sous le nom de « pays du matin calme ». On estime à 90 000 hommes les troupes nord-coréennes qui franchissent alors le parallèle avec l'appui de matériel militaire soviétique : chars d'assaut T34, avions et artillerie lourde. La Corée du Sud n'est pas en mesure de résister à l'invasion. Bien que le Sud agricole soit deux fois plus peuplé que le Nord, son armée est petite et mal équipée. Quatre jours plus tard, Seoul, la capitale du Sud, tombe aux mains des Nord-Coréens.

Cette invasion constitue le premier acte délibéré d'agression depuis l'établissement des Nations Unies en 1946. Le Conseil de sécurité des Nations Unies recommande alors aux pays membres, et je cite : « d'apporter à la République de Corée toute l'aide nécessaire pour repousser l'assaillant et rétablir la paix et la sécurité internationales ». Fin de la citation. Il s'agit là d'une véritable

déclaration de guerre contre la Corée du Nord. On établit un commandement des Nations Unies sous les ordres du général américain Douglas MacArthur. En tout, 16 pays, dont le Canada, vont joindre leurs troupes pour venir à la défense de la Corée du Sud. Le président des États-Unis, Harry Truman, est le premier à envoyer des renforts sous forme d'unités aériennes et navales. Cependant, l'avance nord-coréenne ne montrant aucun signe de ralentissement, des troupes américaines d'infanterie sont envoyées du Japon où elles étaient en occupation. Un million de soldats américains vont suivre.

Ici, au Canada, à la suite de la déclaration des Nations Unies, le débat fait rage sur la forme précise que doit adopter la contribution canadienne en Corée. Pour le premier ministre Louis Saint-Laurent et son gouvernement libéral, la décision n'est pas facile à prendre. En premier lieu, les effectifs des Forces armées canadiennes sont réduits au nombre réglementaire en temps de paix depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Tout envoi de troupes risque d'affaiblir gravement notre défense nationale. En second lieu, l'Extrême-Orient ne présente aucun intérêt particulier pour les Canadiens. En juillet, un mois après l'invasion communiste, la Marine royale du Canada dépêche trois destroyers dans les eaux coréennes. Pour sa part, l'Aviation royale du Canada assigne un escadron aux travaux de transport. À mesure que s'aggrave la situation en Corée, les médias à travers le Canada pressent le gouvernement d'augmenter sa contribution. Le 7 août, le premier ministre Saint-Laurent annonce sur les ondes de la chaîne nationale CBC la création d'un contingent spécial de l'Armée canadienne.

VOIX DU PREMIER MINISTRE LOUIS SAINT-LAURENT :

Cette brigade sera connue sous le nom de « Contingent spécial de l'armée canadienne ». Elle sera spécialement entraînée et équipée de façon à permettre au Canada de remplir ses obligations aux termes de la Charte des Nations Unies. Les unités d'infanterie seront organisées comme seconds bataillons du Régiment Royal Canadien, des Princess Patricia's et du Royal 22^e. Pour cette nouvelle brigade, qui comprendra des éléments d'infanterie, d'artillerie et autres, l'armée désire des hommes physiquement et mentalement aptes, célibataires ou mariés. Spécialement, autant de vétérans que possible de la Seconde Guerre mondiale.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Des files se forment rapidement à la porte des bureaux de recrutement de Saint-Jean, à Victoria. Le brigadier John Rockingham quitte son poste de cadre supérieur dans la vie civile pour prendre le commandement du contingent spécial. Ce poste lui est confié en vertu de ses états de service remarquables à titre de commandant de brigade dans le nord-ouest de l'Europe durant la

Deuxième Guerre mondiale. Les Canadiens se présentent à l'entraînement à Fort Lewis, Washington, en novembre 1950. Le contingent spécial sera désormais connu sous le nom de 25^e brigade d'infanterie canadienne. Entre-temps, la situation militaire en Corée change dramatiquement. Les Forces des Nations Unies, confinées dans le périmètre sud-est de Pusan, sont repoussées jusqu'à la mer. Pour remédier à cette situation désespérée, le général MacArthur lance une audacieuse attaque amphibie à Inchon, le 15 septembre. Le 10^e corps américain envahit la zone portuaire, terrasse toute résistance ennemie et reprend Seoul, la capitale. Dès le mois d'octobre, les Forces des Nations Unies repoussent l'ennemi en déroute au-delà du 38^e parallèle.

À un certain moment, il semble que les Canadiens n'aient même pas le temps d'arriver en Corée avant la fin de la guerre. Pour la forme, le gouvernement décide d'envoyer immédiatement un bataillon afin de s'assurer, sans doute, au cas où la paix serait rétablie, que le drapeau canadien flotte avec ceux des autres troupes des Nations Unies. Le 25 novembre 1950, à peine quatre jours après son arrivée à Fort Lewis, le 2^e bataillon du Princess Patricia's Canadian Light Infantry s'embarque pour la Corée sous le commandement du colonel Jim Stone. Les Patricia's ne sont pas prêts pour le combat. Ils n'ont pas eu le temps de recevoir un entraînement poussé. On comptait les entraîner sur place, en Corée. Hélas, le temps qu'ils arrivent, les Patricia's sont loin de se douter de la mauvaise tournure que la guerre allait prendre.

Ray Lapointe fait partie de l'avant-garde qui débarque à Pusan pour décharger les approvisionnements et préparer l'arrivée du bataillon. Aujourd'hui, Pusan est une ville bien différente des souvenirs que Lapointe en conserve.

RAY LAPOINTE :

Ce que j'ai d'abord remarqué, ce sont les rochers qui jaillissent de la mer et l'odeur. L'odeur qui nous a incités à ne pas prendre notre petit déjeuner ce matin-là! Plus nous approchions, plus l'odeur devenait forte. Elle provenait des vidanges d'égouts dont on se servait pour fertiliser les rizières. La ville qu'on voit aujourd'hui n'existait pas à l'époque. Le lieu était inondé de réfugiés qui arrivaient du Nord en un flot continu, par tous les moyens possibles. Ils quêtaient de la nourriture, de l'argent, n'importe quoi! Leur existence était soumise à la loi de la jungle.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Les Patricia's accostent le quai numéro deux de Pusan le 18 décembre 1950. Ils sont accueillis par un orchestre américain qui, inlassablement, rejoue le même air à l'arrivée de chaque bateau de troupes.

CHANSON :

Oh I don't know where you came from
Cause I don't know where you've been
But I really doesn't matter grab a chair
And fill your platter and dig dig dig right in

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Plongés dans cette atmosphère absurde, les Canadiens apprennent avec quoi ils seront vraiment aux prises durant cette guerre. En effet, au cours des deux derniers mois, des centaines de milliers de soldats communistes chinois se sont lancés dans le combat, franchissant le Yalu sous le couvert de l'obscurité pour pénétrer dans la Corée du Nord. La surprise est totale au commandement de l'ONU, qui n'a pas pris au sérieux les avertissements répétés voulant que les Chinois interviennent si les Forces de l'ONU se rapprochent trop de leur frontière.

Les Chinois et les Nord-Coréens repoussent les troupes des Nations Unies le long de la rivière Imjin, au nord de Seoul. Soudainement, la question urgente est de savoir avec quelle rapidité les Canadiens peuvent passer à l'action. Les Américains veulent que les Patricia's ne mettent que trois jours pour déballer leurs affaires et se rendre au front. Le colonel Stone, toutefois, est décidé à ne pas envoyer ses troupes au combat tant que celles-ci ne seront pas prêtes. Le gouvernement canadien lui a d'ailleurs signifié par écrit son appui à ce sujet. Nul ne veut voir une répétition des horreurs qui attendaient les Canadiens à Hong-Kong en 1941.

Le terrain, en Corée, diffère de tout ce que les Canadiens ont connu au cours des guerres précédentes. Le paysage présente une succession de chaînes de montagnes séparées par des vallées profondes et des rizières. Les Patricia's entreprennent une période d'entraînement intensif à Miryang, près de Taegu, tandis que des nouvelles désastreuses continuent de provenir du front. Deux mois plus tard, les Patricia's se mettent en route à travers des vallées infestées par la guérilla et de traîtres cols de montagnes pour se rendre au nord-est. Ils doivent se joindre à la 27^e brigade d'infanterie du Commonwealth britannique et, de là, commencer leur avance vers le 38^e parallèle. Il fait terriblement froid. Des cadavres de civils gisent dans les ruines des villages bombardés. Ceux qui ont survécu, malades et sans-abri, regardent les Canadiens passer.

La monotonie des collines, voilà ce que les anciens combattants ont surtout retenu de la Corée. Difficile, en effet, pour eux, de connaître l'emplacement exact de leur position, parce que chaque colline ressemble à toutes les autres. Aussi,

les Canadiens les désignent-ils simplement par des numéros : cote 355 ou cote 162 selon leur élévation sur les cartes militaires. La stratégie consiste à s'emparer des hauteurs.

WAYNE MITCHELL :

Nous nous battions surtout en terrain montagneux. Lorsque l'on tient les deux versants d'une montagne, il est plus facile de tenir la vallée. Par contre, l'avance est plus ardue parce qu'il faut constamment escalader et redescendre. Mais je crois que, à la longue, cela nous a épargné des pertes beaucoup... beaucoup plus considérables que celles que nous avons essuyées.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Les Canadiens vont bien vite constater les dures réalités de la guerre. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours par semaine, ils vivent dans des tranchées hâtivement creusées sur des montagnes déjà pénibles à escalader, mais encore plus difficiles à disputer.

WAYNE MITCHELL :

On n'a pas mis beaucoup de temps à se rendre compte que ces gens-là, contre qui on se battait, se trouvaient dans leur propre pays. Ils le savaient, ils pouvaient s'en accommoder, mais nous, le terrain ne nous était pas familier. Bien sûr, il y avait parmi nous quelques gars de Colombie-Britannique, qui connaissaient la montagne, mais la plupart étaient des types comme moi, des jeunes élevés sur des fermes dans les Prairies. On n'avait pas l'expérience de la montagne. Au début, on a trouvé ça extrêmement dur, surtout qu'il fallait transporter son équipement, ses rations et une réserve de munitions. Un jour, j'ai même dû transporter mon fusil-mitrailleur Bren, d'un poids de 90 livres, alors que je n'en pesais moi-même que 136.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

La plus dure de leurs tâches, c'est d'affronter l'inconnu.

WAYNE MITCHELL :

Il fallait grimper et débusquer l'ennemi de la colline. Parfois, il n'y avait qu'un ou deux francs-tireurs. Parfois, ils étaient davantage. Mais cela, on ne le savait jamais. Ils étaient très difficiles à dénombrer. C'était un manège sans fin. On escaladait une colline, on en redescendait une autre. Grimpe, descends, grimpe, descends. Autant que je me rappelle, c'était très rare qu'on nous permettait d'établir notre camp dans une vallée, le soir. Il nous fallait toujours escalader une nouvelle colline, se creuser un trou et se terrer dans la montagne.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Les Forces de l'ONU continuent leur avance, obligeant les Chinois et les Nord-Coréens à battre en retraite. Vers la mi-avril, presque tout le front des Nations Unies se trouve au nord du 38^e parallèle. De violents combats sur les cotes 444 et 532 ont occasionné des pertes chez les Patricia's : 10 tués et 29 blessés. Épuisé, le bataillon est mis en réserve au nord du village de Kapyong. Cependant, dans les jours qui suivent, cette période de repos sera vite interrompue par la tournure étonnante que prennent les événements. Pendant ce temps, la controverse règne au sein du commandement de l'ONU. Le général MacArthur prône des efforts concertés pour mener à la victoire, même au risque d'une guerre ouverte avec la Chine communiste. Par contre, le président Truman n'est pas de cet avis. Il est partisan d'une stabilisation militaire dans l'espoir que des négociations des Nations Unies mettront fin au conflit. MacArthur est relevé de ses fonctions et le commandement est confié au général américain Matthew Ridgway.

Voici le monument canadien à Kapyong en commémoration du second bataillon du Princess Patricia's Canadian Light Infantry. C'est tout juste au nord d'ici, en avril 1951, que les Patricia's engagent l'un des plus importants combats livrés par les Canadiens durant la guerre de Corée. Chaque mois d'avril, des anciens combattants canadiens, accompagnés de frères d'armes du Commonwealth, rendent hommage aux Patricia's dont la bravoure à Kapyong a valu au bataillon de recevoir la citation présidentielle de la part des États-Unis. Kapyong est un paisible village agricole situé au centre de la Corée. De nos jours, il est à deux heures de voiture au nord-est de Seoul. Il a bien peu changé depuis la guerre. C'est toujours la même rivière Kapyong avec ses méandres, les mêmes rizières, les mêmes chemins de terre et plusieurs des fermiers d'alors y habitent encore. Les Patricia's sont en réserve dans la vallée de la rivière Kapyong, près de l'endroit où elle rencontre la rivière Pukhan. Au nord, la vaste vallée se rétrécit et décrit une courbe. Elle est entourée de collines et de ces collines, on peut contrôler les entrées et les sorties de la vallée. À l'ouest de la rivière Kapyong, la région tout entière est dominée par ce que les Canadiens appellent la cote 677. Le soldat Curt Hayes, âgé de 21 ans, de Dunbar, en Ontario, profite d'un bref instant de repos pour écrire une lettre à sa soeur, à Ottawa. Ce sera la toute dernière lettre que sa famille recevra de lui.

CURT HAYES :

Chère Maddy, j'ai reçu ta lettre l'autre jour. Mon Dieu! Comme j'étais content d'avoir de tes nouvelles. Tu ne peux pas savoir comme cela me rend heureux de savoir que tu t'ennuies encore de moi. Pour ce qui est des événements ici, nous attendons l'ordre de franchir le 38^e parallèle. Crois-moi, Maddy, je n'ai pas du tout

envie de le franchir parce que si on le fait, on ne rentrera jamais au pays. Ils sont trop nombreux, ça va nous prendre des années. Oh oui! As-tu fait faire des photos de toi et de Ginny Lee? J'espère que oui, j'aimerais tant voir comment est ma petite amie! Tu sais combien je pense à elle, pas vrai? Écris-moi bien vite. Ton frère qui t'aime. Curt.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Peu avant minuit, le 22 avril 1951, moins d'une semaine après la mise en réserve des Patricia's, les Chinois lancent une nouvelle offensive, massive cette fois, à 30 kilomètres au nord. Sur la défensive, les troupes sud-coréennes sont forcées de fuir au sud par la vallée de Kapyong. Dès le lendemain matin, le lundi 23 avril, le colonel Stone et son bataillon reçoivent l'ordre de prendre une position sur la cote 677. À l'inverse du flot de soldats sud-coréens battant en retraite, les Canadiens se mettent à avancer. À la tombée de la nuit, ils commencent à creuser leurs tranchées. Les postes du bataillon sont répartis sur le versant nord de la cote 677. La vallée de Kapyong constituant la voie directe d'invasion vers la capitale de la Corée du Sud, les Canadiens doivent arrêter la marche des Chinois et maintenir la voie de repli ouverte pour permettre à la division sud-coréenne de s'échapper. Le 3^e bataillon du Royal Australian Regiment est installé sur la cote 504, de l'autre côté de la rivière et à l'est. Les Britanniques du premier régiment du Middlesex, eux, se trouvent au sud, derrière les Patricia's.

Peu après 10 h du soir, c'est le début de la bataille de Kapyong. Les Chinois, qui suivaient de près les Sud-Coréens en fuite, attaquent d'abord les Australiens. Du haut de leur position, de l'autre côté de la vallée, les Patricia's surveillent les opérations et attendent. Le matin venu, les Australiens sont forcés de se replier et les Patricia's se retrouvent seuls, leur position exposée à l'attaque ennemie. À 19 ans, Wayne Mitchell est fusilier-mitrailleur dans le bataillon des Patricia's. Il se rappelle de l'aspect différent des lieux à l'époque de la guerre : pas un arbre, que de la broussaille et des rochers. Ces deux nuits passées sur la cote 677 lui ont semblé une éternité.

WAYNE MITCHELL :

De l'endroit où nous sommes, nous voyons la colline de Kapyong comme l'ennemi la voyait. Le soir du 23, je me rappelle, le commandant de la compagnie, le major Lilley, est venu à notre avant-poste, celui du peloton numéro six de la compagnie Baker, et il nous a dit : « Nous voilà seuls, alors rendez-vous là-bas et terrez-vous bien. Le temps presse. »

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Mitchell et les autres de la compagnie B déplacent leur avant-poste plus au sud, à un endroit d'où ils peuvent voir les rangs de l'ennemi grossir, de l'autre côté de la vallée de Kapyong, près du village de Naeochon.

WAYNE MITCHELL :

Plus tôt dans la journée, on avait observé l'avance de l'ennemi dans la vallée. Ils venaient vers nous par milliers. Puis, dans la nuit, un tir de mortier éclate. Ils savent où nous sommes. Le clairon se met à sonner et tout le monde s'écrie : « Les voilà! » Nous, on se retient de faire feu pour mieux y voir, ce qui n'est pas facile parce qu'on espère qu'ils vont s'approcher d'assez près.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Les Chinois avancent par vagues dans l'obscurité. Certains tombent, mais d'autres continuent d'avancer. Un moment, les Canadiens tirent sur des ombres dans les broussailles en face d'eux. Le moment d'après, ils repoussent des attaques à la baïonnette venues de l'arrière. Selon le témoignage des Canadiens, l'air résonne de claquements de mitrailleuses, de cris, d'avertissements et, disons-le, de prières aussi.

WAYNE MITCHELL :

Les tirs de mortier sont nourris, le combat continue de faire rage, l'ennemi se rapproche, il est très près de nous. Je me rappelle de Don Morrow, qui était dans une tranchée, à ma droite. Il a reçu un éclat de mortier en plein visage. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu peur, mais celui d'avoir été pris au piège et de sentir qu'on devait continuer le combat. Quand le lieutenant Ross a rappelé la section située à la gauche du poste de commandement du peloton, seuls deux hommes sont apparus. Ils traînaient leur caporal avec eux, le caporal Evans. Il avait reçu une grenade à la tête et... et son cuir chevelu pendait. Sa calotte crânienne était arrachée. Une fois étendu dans la tranchée, le caporal a demandé une cigarette. Ç'a été sa dernière demande. Il est deux, trois heures du matin et je n'arrête pas de réclamer des munitions parce que les gars qui sont devant moi et de chaque côté de moi me crient après pour que je les couvre. Je m'exécute, je fais du mieux que je peux et le temps semble... En fait, dans des situations pareilles, le temps... le temps ne veut plus rien dire.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

La compagnie B des Patricia's, maîtrisée en partie par l'ennemi et à court de munitions, reçoit l'ordre de se replier vers la position de la compagnie principale, là où elle pourra se réorganiser pour la contre-attaque. Dans la confusion qui

s'ensuit, plusieurs Canadiens sont blessés. Parmi eux se trouve Curt Hayes, le jeune soldat de l'Ontario.

WAYNE MITCHELL :

À ce moment-là, je me suis retrouvé tout seul avec Hayes. Je l'ai soutenu et j'ai commencé à me replier. C'est là que des Chinois ont franchi le sommet de la colline et j'ai vu que l'un d'eux était armé d'une mitraillette. Il s'est mis à tirer dans ma direction, mais il a touché Hayes à la gorge et à la poitrine, alors que je le tenais dans mes bras.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Curt Hayes rend son dernier soupir sur la cote 677. Pour sa part, Mitchell a de la chance de survivre à la nuit. Bien que blessé et perdant son sang, il demeure à son poste. Finalement, quand les conditions le permettent, un hélicoptère américain vient le secourir. Plus tard, le soldat Wayne Mitchell se verra décerner la médaille si convoitée de conduite distinguée.

Entre-temps, la compagnie D, située en terrain découvert, au nord-ouest, subit sur deux flancs une attaque massive de l'ennemi. Le commandant de la compagnie réclame un tir d'artillerie au-dessus de sa propre position et réussit à freiner l'avance ennemie. Toute la nuit, le tir d'artillerie des Canadiens va repousser les attaques sans cesse renouvelées. Au matin du 25 avril, la bataille de Kapyong prend fin. Isolés sur la cote 677, les Patricia's ont réussi à maintenir leur position et à rouvrir la voie d'approvisionnement, même si toutes les chances étaient contre eux. L'action des Canadiens à Kapyong arrête l'avance chinoise dans ce secteur du front, et ce, pour la durée de la guerre. Au cours de ces deux jours et deux nuits de féroces combats, 10 Canadiens perdent la vie et 23 autres sont gravement blessés.

Allan Hayes se rend en Corée pour la première fois. Il vient se recueillir sur la tombe de son frère Curt, mort dans les bras de Wayne Mitchell, à Kapyong. Curt est enterré ici, au cimetière des Nations Unies à Pusan, à côté de ses compatriotes canadiens et des soldats des autres pays qui ont fait le sacrifice de leurs jeunes hommes pour la liberté de la Corée du Sud. Allan a 15 ans quand il apprend la triste nouvelle au sujet de son frère.

ALLAN HAYES :

Je revenais à la maison après l'école. Ma mère nous a demandé d'entrer. Moi, je m'apprêtais à partir faire ma livraison de journaux et de magazines. Mais elle nous a fait entrer, ma soeur, mon autre frère et moi. Puis, elle nous a dit qu'un

télégramme venait de l'informer que notre frère Curt avait été tué en Corée. Près de mon frère comme je l'étais, en apprenant la nouvelle, je suis sorti de la maison et j'ai pris mon vélo pour aller livrer mes magazines. Il fallait que j'aille à 15 kilomètres, dans un village près de Morrisburg. J'étais complètement bouleversé et je suis resté... je suis resté dehors presque toute la journée. Je ne suis entré que tard le soir. J'ai encore de la peine. Curt et moi, on était très près l'un de l'autre. Je le suivais partout où c'était possible.

WAYNE MITCHELL :

Pour Hayes, c'est bien triste. Tout le peloton, toute la compagnie se sont sentis malheureux au sujet de Hayes. Il venait d'apprendre que la femme avec qui il vivait avait donné naissance à des jumeaux. La nouvelle lui était parvenue deux, trois jours avant la bataille et on le taquinait parce qu'il était devenu papa. Mais ça, c'est la vie. Il n'a jamais vu ses enfants et eux ne l'ont jamais vu non plus.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Moins de deux semaines après la bataille de Kapyong, le reste des troupes canadiennes débarque en Corée, en provenance de Fort Lewis, et se joint aux Patricia's dans la troisième avance des Forces des Nations Unies vers le 38^e parallèle. La guerre n'a rien de nouveau pour Ed Mastronardi, âgé de 25 ans. Il a été franc-tireur et officier de renseignement dans le second bataillon du Royal Canadian Regiment et il a combattu dans l'Atlantique Nord pendant la Seconde Guerre mondiale alors qu'il était dans la marine.

ED MASTRONARDI :

On s'est d'abord réadaptés à la terre ferme puis on s'est entraînés en terrain montagneux. On allait dans les collines qui entourent Pusan où nos compagnies subissaient des assauts simulés pour dégoûter les gars et leur rendre leur forme physique. Puis, on a reçu l'ordre d'aller au front.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

La 25^e brigade, qui va faire partie de la 1^{re} division du Commonwealth, nouvellement constituée, se rend à un endroit au nord-est de Uijongbu. Le but des Forces des Nations Unies n'est pas de lancer une offensive, mais seulement de repousser l'ennemi derrière les barrières montagneuses, le long du 38^e parallèle. Le premier combat important du Royal Canadian Regiment a lieu près du village de Chail-li. Le secteur tout entier est dominé par la cote 467. Selon le plan établi pour le bataillon du lieutenant-colonel Bob Keane, la compagnie A doit s'emparer du village au nord. La compagnie B doit protéger le flanc gauche en occupant la cote 162, à l'ouest. La compagnie C doit prendre la cote 269 et la compagnie D, elle, a pour mission de livrer l'assaut principal à la cote 467 même.

L'opération débute dans la matinée du 30 mai sous une pluie battante. Ed Mastronardi fait partie de la compagnie D.

ED MASTRONARDI :

Ç'a été une vraie fusillade. Les Chinois misaient sur le nombre pour se défendre. On en voyait partout. Ils escaladaient cette colline par centaines. Vers midi, le combat était total. On était en pleine guerre, il n'y avait pas de doute.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Les compagnies A, B et C réussissent à atteindre leurs objectifs, mais la compagnie D rencontre une résistance acharnée sur la cote 467. Les hommes se fraient un chemin le long de la pente glissante et se déplacent en position accroupie. Ils avancent en rampant sur le ventre ou ils s'élancent d'une saillie à une autre. Les Canadiens n'atteindront jamais le sommet. Un tir nourri de mitrailleuses et de mortier les arrose à partir de blockhaus camouflés et de tranchées en zigzag au sommet de la colline.

ED MASTRONARDI :

Même s'ils étaient jeunes, bon nombre de nos hommes étaient d'anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale, comme moi-même. Ils n'ont donc pas été pris de panique. Ils ont aidé les plus jeunes à se maîtriser, ceux de 18, 20 ans qui n'avaient pas connu la guerre.

H. CLIFFORD CHADDERTON:

Plus tard dans la journée, la compagnie A est entièrement encerclée par les Chinois, à Chail-li. Entre-temps, la compagnie C, située sur la cote 269, entre les deux points, ne peut qu'observer la débâcle, incapable d'intervenir. La faible visibilité rend difficile la reconnaissance des troupes dans la vallée et la cote 467 est trop éloignée pour que le tir de la compagnie atteigne l'ennemi.

ED MASTRONARDI :

Les cartes géographiques dont on se servait étaient des cartes japonaises périmées. Elles n'avaient pas du tout la même échelle que les nôtres. On constatait que les distances étaient bien plus grandes que celles auxquelles on s'attendait. Quand on se bat dans des collines, si on s'éloigne trop des autres troupes, cela rend les choses très difficiles, on ne peut pas compter sur leur support. Il nous a fallu apprendre. La leçon a été dure, mais on a appris!

H. CLIFFORD CHADDERTON :

La cote 467 est essentielle à la voie d'approvisionnement des Chinois et à leur système de communication dans la plaine de Chorwon. Et les Chinois résistent

avec tant d'acharnement que le brigadier Rockingham ordonne aux Canadiens de se replier sur leur position initiale. La bataille se termine dans une impasse : les pertes du Royal Canadian Regiment s'élèvent à six hommes tués et à 25 blessés.

ED MASTRONARDI :

Plusieurs de ceux qui ont été tués ou blessés, non seulement ce jour-là, mais plus tard, l'ont été en essayant d'aider les autres. Ils se sont sacrifiés, en quelque sorte. L'esprit de corps était très fort. On se souciait des autres gars.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Pendant que les divisions d'infanterie se battent dans les collines, les sapeurs du Génie royal canadien maintiennent les hommes et l'équipement en état de marche à travers un terrain montagneux et souvent boueux.

AZADE ROBICHAUD :

Quand j'étais sapeur en Corée, j'ai beaucoup travaillé sur les routes. On faisait l'entretien de la voie principale d'approvisionnement, la construction et la reconstruction de chemins. Il fallait s'assurer de leur bon état en tout temps. On a creusé bien des tranchées au front, aussi.

JEAN-PAUL SAINT-AUBIN :

Nous, les pionniers, on faisait comme les sapeurs, mais à l'intérieur du bataillon. S'il y avait un pont à construire, un chemin à réparer, des mines à poser, un champ à déblayer de ses mines ou autres objets piégés, et bien, on faisait appel aux pionniers.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Durant l'été de 1951, les Canadiens se voient assigner la tâche périlleuse de patrouiller le *No Man's Land*. Il s'agit d'un secteur situé au nord du 38^e parallèle, le long de la rivière Imjin et de la plaine de Chorwon. La position des troupes est vulnérable, car les vallées et les ravins offrent un accès facile aux infiltrations ennemies. Les Canadiens doivent être constamment sur un pied d'alerte.

ED MASTRONARDI :

Quand on était en poste dans la plaine de Chorwon, on allait très souvent en reconnaissance. C'est ça, le travail de patrouille. On s'efforçait d'obtenir des renseignements sur l'ennemi, connaître ses effectifs. On tâchait de prendre un prisonnier pour savoir quelle était son unité. Notre but était de rompre leur stabilité pour leur montrer qu'on était les maîtres du *No Man's Land*. Avant de

partir, on se débarrassait de tout ce qui pouvait servir à nous identifier, au cas où on serait pris. On se camouflait. D'habitude, en hiver, on se revêtait de blanc. Autrement, on se noircissait le visage et on portait des passe-montagnes. On faisait le moins de bruit possible avec nos armes et on s'assurait que personne n'avait d'ennuis digestifs. Il n'y a rien de plus facile à reconnaître que les gargouillements du corps humain. On marchait en file indienne, on empruntait des chemins différents à l'aller et au retour. On avait toujours un homme qui nous suivait à distance en cas de pépin. D'abord, il devait s'assurer que personne d'autre ne nous suivait et ensuite, si nous étions touchés, il devait retourner au poste et signaler notre position.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Parfois, sous le couvert de l'obscurité, une patrouille se déplace silencieusement dans la vallée, marchant sur les digues entre les rizières. À d'autres moments, une patrouille doit escalader 450 mètres de colline. Les soldats avancent lentement, vérifiant s'il n'y a pas de mines ou d'autres objets piégés sur leur chemin et priant pour rentrer sains et saufs à la fin de la nuit.

ED MASTRONARDI :

Au début, on voit des ennemis partout. J'ai vu des nouveaux qui prenaient des glouglous de dindons pour des signaux entre Chinois et qui énervaient tout le monde. Mais on se fait vite à ces choses-là. Le problème, c'est de ramener ceux qui sont touchés. C'est ce qu'on craint le plus parce qu'on ne dispose pas de beaucoup d'hommes; il en faut quatre pour en transporter un. À moins de le porter sur son dos, ce qui est très dur.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

À l'automne 1951, la guerre fait rage depuis quelque 16 mois. Les Chinois lancent de nouvelles offensives. C'est au cours d'une de ces attaques que Mastronardi se voit décerner la Croix militaire. Avec son peloton, il occupe un avant-poste sur une crête, à 600 mètres de la ligne principale de résistance et à 800 mètres de l'ennemi. Le soir venu, ses 28 hommes sont assiégés par 600 soldats chinois. Les Canadiens sont entièrement encerclés.

ED MASTRONARDI :

Certains de mes hommes ont fait preuve d'un héroïsme extraordinaire. Il y en a un, je le connaissais à peine, qui traversait la ligne de feu pour aller chercher les fusils-mitrailleurs Bren qui s'enrayaient parce qu'ils devenaient trop chauds. Il les ramenait à ma position, les démontait, les nettoyait avec de l'essence, les

remontait, les lubrifiait et il retournait les porter. Un autre de mes hommes a sauté sur le dos d'un Chinois, il l'a jeté par terre et il l'a tué.

À 3 h du matin, les hommes du Royal Canadian Regiment ont repoussé trois attaques majeures. Ils sont à court de grenades, ils n'ont presque plus de munitions. La moitié du peloton de Mastronardi est tombée.

On a rassemblé les blessés et au moment où nous-mêmes allions passer, les Chinois ont braqué une mitrailleuse et ils s'apprêtaient à tirer, non pas sur nous, mais sur les blessés. Alors, avec deux de mes gars, je les ai chargés. On a éliminé la mitrailleuse et on a continué à tirer en se repliant. On tirait et on se repliait, on les maintenait à distance jusqu'à ce qu'on ait regagné notre position. On a réussi à ramener tout le monde, sauf un mort.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Le 22 novembre 1951, les trois bataillons canadiens d'infanterie occupent un front long de sept kilomètres s'étirant vers le nord-est à partir de la rivière Samichon. L'après-midi du même jour, les Chinois entreprennent le bombardement intensif de la cote 355, tenue par les Américains. L'attaque s'étend à la compagnie D du Royal 22^e Régiment, les célèbres « Vandoos ». Cette compagnie est retranchée à l'est, entre la cote 355 et la cote 227. Le lieutenant-colonel Jacques Dextraze et ses hommes combattent par un froid glacial et sous une neige abondante. Le lendemain matin, la neige a fondu. Le secteur n'est plus qu'un marécage boueux, ce qui rend extrêmement difficile le travail des sapeurs pour maintenir ouvertes les voies d'accès aux troupes. Le Royal 22^e résiste, mais les positions américaines sur les cotes 355 et 227 tombent aux mains de l'ennemi. Les Canadiens se retrouvent à découvert sur les deux flancs. Le combat se poursuit toute la journée du lendemain, alors que la cote 355 passe tour à tour des mains des Américains à celles des Chinois. Voyant les Chinois dévaler la cote 227 pour foncer sur eux, les hommes du Royal 22^e font appel à l'artillerie lourde. Quand celle-ci ne suffit pas à freiner l'ennemi, ils s'engagent alors dans un combat corps à corps. Ils dirigent aussi leur feu sur les troupes chinoises qui attaquent les Américains sur la cote 355. Au bout de quatre jours, les Chinois battent en retraite et les cotes 355 et 227 reviennent aux mains des Nations Unies. Après 96 heures d'exposition à un froid glacial, de manque de sommeil et de bombardements soutenus, les hommes du Royal 22^e sont au bord de l'épuisement. La bataille de la cote 227 constitue sans aucun doute le combat le plus sanglant de toute la guerre pour ce régiment. Les pertes de ce dernier s'élèvent à 54 hommes, dont 16 tués et deux faits prisonniers.

Ernie Mullin était conducteur d'ambulance au sein de l'Intendance royale canadienne. Son travail consistait à aller dans les collines et à ramener les blessés.

ERNIE MULLIN :

Oui, le paysage ici ressemble beaucoup aux souvenirs que j'ai gardés de celui de notre base à l'époque de la guerre. Les compagnies des régiments, que ce soit le Royal Canadian Regiment, le Royal 22^e ou les Patricia's, nous appelaient quand elles subissaient une attaque ou quand elles avaient des blessés. Mon brancardier et moi, on sautait dans la jeep ambulance et on se rendait à l'endroit désigné. De là, on ramenait les blessés qui étaient ensuite évacués à bord d'une plus grosse ambulance ou par hélicoptère. Les blessés étaient en bien piteux état. En général, les brancardiers transportaient de la morphine pour soulager les blessés de leur douleur. À l'arrivée des hélicoptères, on attachait un blessé de chaque côté des appareils avec des sangles, on refermait le couvercle et les hommes étaient alors emmenés à un hôpital mieux équipé pour les traiter. Je crois que les hélicoptères ont sauvé un grand nombre de vies. Ils faisaient gagner un temps précieux en transportant rapidement les blessés dans les hôpitaux où ceux-ci recevaient de bien meilleurs traitements que les soins dispensés en pleine campagne.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

La guerre de Corée en est une d'innovations. C'est la première fois que les Nations Unies s'impliquent dans un conflit. C'est la première fois qu'on se sert d'hélicoptères pour évacuer les blessés. C'est aussi la première fois qu'on utilise le napalm, un produit chimique qui va devenir synonyme de la guerre du Vietnam, une décennie plus tard. Le napalm est une essence solidifiée chimiquement pour qu'elle se répande au sol en brûlant.

RENÉ LÉVESQUE :

On a fait venir l'aviation, qui pendant quelques minutes, a arrosé les positions ennemies consciencieusement de balles, de bombes légères et aussi de napalm, cette effrayante invention qui est constituée d'un cylindre en métal dans lequel se trouve de l'essence en gélatine. En touchant le sol, le cylindre éclate, l'essence s'enflamme et elle brûle tout, animal ou végétal, à 60 ou 75 pieds à la ronde. Parce que les hommes en pleine action ne sont plus du tout les mêmes hommes, paisibles et humains que vous connaissiez au bureau ou à la maison, quelqu'un a sans doute fait la même remarque, en voyant tomber ce napalm, que celle que j'ai entendue récemment dans les mêmes circonstances : « Hein! Regardez-moi ça si c'est pas beau, de les voir flamber! » Ici René Lévesque, de Radio-Canada, en Corée.

ED MASTRONARDI :

Je n'aime pas me servir de ce genre de comparaison, mais c'est comme si les gens avaient été grillés au barbecue. Cela fait peur. C'est atroce de voir des gens brûlés de cette manière-là.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Le peuple coréen souffre terriblement sous ces bombardements et ces tirs d'artillerie.

WAYNE MITCHELL :

Ils étaient démunis de tout. On les voyait errer sur les chemins avec tous leurs biens, transportant leur vie tout entière sur le dos ou dans des charrettes qu'ils poussaient avec les enfants. Ils n'avaient aucune chance de s'en sortir. Quand on les rencontrait dans les petits villages de montagne, on donnait de nos boîtes de nourriture aux enfants. Chacun de nous y allait de sa part pour essayer de leur laisser quelque chose.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Entre décembre 1952 et la fin du conflit, la guerre connaît une période statique pendant que se poursuivent les négociations. Les Canadiens passent le reste de leur temps dans un secteur situé entre le 38^e parallèle, au sud, et Chorwon, au nord. La guerre en devient une de raids et de contre-raids, d'objets piégés et de mines, de pertes en effectifs et de patrouilles interminables. Dans la zone démilitarisée divisant la Corée du Nord et la Corée du Sud se trouve un lieu appelé Panmunjom. C'est ici que les négociateurs des deux parties en cause se rencontrent pour discuter des moyens de faire la paix. Le 27 juillet 1953, trois ans après le début de la guerre, un accord d'armistice est signé. C'est la première fois dans l'histoire qu'une organisation internationale comme celle des Nations Unies fait intervenir une force multinationale pour mettre un terme à une guerre. Cette ligne de ciment est un rappel visuel de la division du pays, une division qui persiste encore de nos jours. D'un côté, il y a la Corée du Nord communiste et de l'autre, la Corée du Sud. Ils ne sont ni en guerre ni en paix. La trêve qui règne entre les deux est la plus longue de toute l'histoire militaire.

Les troupes canadiennes rentrent au pays dans l'indifférence générale. Pas la moindre fanfare ni le moindre défilé pour les accueillir. En fait, la guerre de Corée a eu très peu d'effet sur les Canadiens, sauf, bien sûr, sur ceux qui ont combattu dans ce conflit ou qui ont perdu des êtres chers. Pourtant, elle constitue une partie importante de notre histoire. Compte tenu de sa population, le Canada a

davantage contribué à la guerre de Corée que la plupart des autres pays au sein de la force internationale. Une fois par année, le 25 juin, les anciens combattants de la guerre de Corée se réunissent au Cénotaphe national, à Ottawa, pour y déposer des couronnes à la mémoire des 516 Canadiens qui ont perdu la vie au cours de ce conflit. La cérémonie attire très peu l'attention, à part celle de quelques touristes curieux. Quelle différence avec les cérémonies annuelles du 11 novembre commémorant la Première et la Seconde Guerre mondiale!

Les anciens combattants qui reviennent en Corée du Sud aujourd'hui y retrouvent bien peu de vestiges de la guerre. Ce pays est devenu une nation industrielle de 48 millions d'habitants. Des autoroutes et des villes tentaculaires où se dressent des gratte-ciel recouvrent maintenant les champs de bataille et les camps de réfugiés d'autrefois. Les Coréens, cependant, n'ont pas oublié les sacrifices consentis par les Forces des Nations Unies. Ils n'ont pas oublié la guerre, non plus. La présence de soldats, de part et d'autre de la ligne qui divise leur pays, rappelle aux Coréens l'éventualité, peut-être prochaine, d'une autre guerre. Les faits d'armes des anciens combattants canadiens inspirent du respect ici. Voici Chi Kap Chong, président de l'Association des Alliés des Nations Unies dans la guerre de Corée.

CHI KAP CHONG :

C'est pour cela qu'on a choisi le monument canadien à Kapyong, pour que les citoyens de Corée, surtout ceux de la jeune génération, sachent avec quelle bravoure les soldats canadiens ont aidé la Corée dans son combat pour la liberté. Nous ne l'oublions pas.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Et les anciens combattants canadiens n'ont pas oublié le peuple coréen, non plus. Le lien qui les unit est né de leur souffrance commune durant les années de guerre. Pour rendre un hommage vivant à la mémoire de leurs frères d'armes, les anciens combattants donnent des bourses aux écoliers de Kapyong.

JEAN-PAUL SAINT-AUBIN :

La guerre qu'on voit à la télévision, ce n'est pas la guerre. Oubliez Rambo. Rambo n'existe pas. Pour Chuck Norris, c'est la même chose. La guerre, j'espère seulement que les jeunes ne devront jamais aller à la guerre. J'espère seulement qu'il n'y aura jamais plus de guerre.

ED MASTRONARDI :

N'oubliez pas votre histoire. Si on est libres de faire ce que l'on fait aujourd'hui, c'est parce que, durant toute une série de guerres, dont celle de Corée, de nombreux Canadiens ont consenti à se sacrifier.

H. CLIFFORD CHADDERTON :

Les souffrances endurées par le peuple coréen et les soldats qui ont combattu sur son sol tiennent une place importante dans le message lancé par les Amputés de guerre : JAMAIS PLUS LA GUERRE! Dans un conflit, il y a de la souffrance des deux côtés : chez les enfants innocents, les mères, les pères et les soldats, quel que soit leur uniforme. En Corée, les Forces des Nations Unies ont essuyé des pertes s'élevant à 450 000 morts et un demi-million de blessés. On estime à un million et demi le nombre de morts chez les Chinois et les Nord-Coréens. Un plus grand nombre encore d'entre eux ont été blessés. Nul ne sait combien de civils ont perdu la vie ou subi des blessures. Il nous faut mettre un terme à cette tuerie. JAMAIS PLUS LA GUERRE! est un message universel. C'est un héritage que les Amputés de guerre et les anciens combattants, qui ont été dans le feu de l'action, peuvent laisser aux futures générations.

CHANSON :

Je n'aurais cru qu'un au revoir serait un adieu
Tu as quitté notre foyer mais pas nos coeurs
Oh! comme on t'a aimé, de la terre jusqu'à la mer
Où est la gloire? Jamais plus la guerre!

FIN